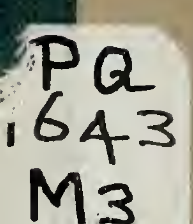
Mazure, François Antoine Jean
Éloge de Montaigne



ÉLOGE
DE MONTAIGNE,

PAR M.r F. A. J. MAZURE,

RECTEUR DE L'ACADÉMIE D'ANGERS.



SE VEND
à Paris, chez MAME frères, rue Pot de fer n.° 14;
à Angers, chez FOURIER-MAME, libraire rue S.-Laud.

ANGERS, DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE MAME.
1814.

CET *éloge* obtint en 1812 une mention honorable, dans le concours au prix d'éloquence de l'Académie française. L'auteur le destinoit à une édition nouvelle des *Essais de Montaigne.*

Avant cette époque, il s'occupoit d'un ouvrage plus important sur l'écrivain le plus célèbre du 18.e siècle ; des circonstances impérieuses ne lui permirent pas de l'achever. Aujourd'hui que le Gouvernement honore et protège les principes qui l'ont fait entreprendre, l'auteur fera paroître son travail. Il s'agit d'une *Vie de Voltaire* et d'une édition classique de ses ouvrages.

Lorsqu'un écrivain consacre ses veilles à l'instruction de la jeunesse, il doit peut-être, s'il est encore inconnu dans les lettres et aux gens de lettres, prouver que ses principes, dans les tems difficiles que nous avons traversés, ont toujours été indépendans de l'autorité, de l'opinion et des révolutions. C'est dans cette vue que l'on publie aujourd'hui cet *Eloge de Montaigne.* Voici l'extrait du rapport de M. le Secrétaire perpétuel de l'Institut sur le concours de 1812 :

« Le n.° 5 est un ouvrage estimable, dont l'au-
» teur a beaucoup lu et beaucoup réfléchi. Son
» style a du naturel et de la correction, et ne
» manque pas d'elégance ; mais il a peu de mou-
» vement et de variété. L'auteur n'a pas considéré
» son sujet sous les rapports les plus intéressans,
» parce qu'il a été entraîné par une idée domi-
» nante, à laquelle il a subordonné ses vues par-
» ticulières sur la doctrine de Montaigne. Il s'at-
» tache à prouver qu'il n'y a point de vraie
» philosophie sans religion ; que tous les progrès
» de l'état social sont dus au christianisme, et que
» Montaigne étoit sincèrement attaché à la doc-

» trine chrétienne. Cette dernière opinion a déjà » été défendue par quelques écrivains. Pascal et » Mallebranche ont pensé différemment, et leur » autorité sans doute est imposante ; il est donc » permis de se partager entre ces deux opinions. » Le sentiment de l'auteur sur l'influence du » christianisme mérite toutes sortes d'égards ; mais » il donne à cette influence une extension dont » les résultats ne sont pas confirmés par l'histoire, » que la raison peut contester, et que les intérêts » de la religion ne réclament point. Tout sys- » tème, dans une discussion philosophique ou » littéraire, gêne la liberté de l'esprit et donne des » bornes à la pensée. C'est ce qui est arrivé à » l'auteur de ce discours. On y trouve d'ailleurs » des détails intéressans sur la personne de Mon- » taigne. C'est une idée heureuse que d'avoir re- » présenté ce philosophe placé entre les opinions » des philosophes anciens et la doctrine du chris- » tianisme ; et, dans le développement de cette » idée, l'auteur montre beaucoup d'esprit et d'ins- » truction. » (p. 9.)

ÉLOGE

DE MONTAIGNE.

« Je ne laisse rien à desirer et deviner de moi. Si on
» doit s'en entretenir, je veux que ce soit véritable-
» ment et justement. Je reviendrois volontiers de
» l'autre monde, pour démentir celui qui me for-
» meroit autre que je n'étois, fust-ce pour m'ho-
» norer. »

Essais de Montaigne, liv. 3, chap. 9.

Les éloges et la critique sont épuisés sur Montaigne. Cependant on ne pouvoit rendre un hommage solemnel à sa mémoire dans aucun tems où il fût plus nécessaire de juger ses opinions avec sagesse. Loué, blâmé par des hommes célèbres, imité quelquefois par ceux même qui s'armoient contre lui, ses détracteurs et ses admirateurs ne restèrent presque jamais dans les bornes de la vérité. Les uns oublioient qu'il écrivoit à la renaissance des lettres, et le condamnèrent d'une manière absolue sur des études spéculatives qui lui étoient communes avec les anciens philosophes. De même ses admirateurs oublièrent trop souvent de rapporter ses doctrines à la morale publique et à l'ordre social. Quoi qu'il en soit, on a tout dit sur Montaigne, s'il faut se borner à un simple panégyrique; et sans doute il importe assez peu de discuter en-

» trine chrétienne. Cette dernière opinion a déjà
» été défendue par quelques écrivains. Pascal et
» Mallebranche ont pensé différemment, et leur
» autorité sans doute est imposante ; il est donc
» permis de se partager entre ces deux opinions.
» Le sentiment de l'auteur sur l'influence du
» christianisme mérite toutes sortes d'égards ; mais
» il donne à cette influence une extension dont
» les résultats ne sont pas confirmés par l'histoire,
» que la raison peut contester, et que les intérêts
» de la religion ne réclament point. Tout sys-
» tême, dans une discussion philosophique ou
» littéraire, gêne la liberté de l'esprit et donne des
» bornes à la pensée. C'est ce qui est arrivé à
» l'auteur de ce discours. On y trouve d'ailleurs
» des détails intéressans sur la personne de Mon-
» taigne. C'est une idée heureuse que d'avoir re-
» présenté ce philosophe placé entre les opinions
» des philosophes anciens et la doctrine du chris-
» tianisme ; et, dans le développement de cette
» idée, l'auteur montre beaucoup d'esprit et d'ins-
» truction. » (p. 9.)

ÉLOGE

DE MONTAIGNE.

« Je ne laisse rien à desirer et deviner de moi. Si on
» doit s'en entretenir, je veux que ce soit véritable-
» ment et justement. Je reviendrois volontiers de
» l'autre monde, pour démentir celui qui me for-
» meroit autre que je n'étois, fust-ce pour m'ho-
» norer. »

Essais de Montaigne, liv. 3, chap. 9.

LES éloges et la critique sont épuisés sur Montaigne. Cependant on ne pouvoit rendre un hommage solemnel à sa mémoire dans aucun tems où il fût plus nécessaire de juger ses opinions avec sagesse. Loué, blâmé par des hommes célèbres, imité quelquefois par ceux même qui s'armoient contre lui, ses détracteurs et ses admirateurs ne restèrent presque jamais dans les bornes de la vérité. Les uns oublioient qu'il écrivoit à la renaissance des lettres, et le condamnèrent d'une manière absolue sur des études spéculatives qui lui étoient communes avec les anciens philosophes. De même ses admirateurs oublièrent trop souvent de rapporter ses doctrines à la morale publique et à l'ordre social. Quoi qu'il en soit, on a tout dit sur Montaigne, s'il faut se borner à un simple panégyrique; et sans doute il importe assez peu de discuter en-

core s'il fut disciple de Zénon ou d'Epicure. Mais lorsque la puissance de l'opinion a tout changé sur la scène du monde, lorsque les peuples ont éprouvé les révolutions de vingt siècles dans vingt années, et qu'après d'aussi vives agitations, ils cherchent à se reposer dans le calme des lois et de la sagesse, il ne peut être indifférent, dans l'éloge public d'un philosophe aussi célèbre, de rechercher si toutes ses maximes sont en harmonie avec les plus grands intérêts de la société.

Le tems est venu où l'écrivain, s'il aime la gloire et son pays, doit s'imposer de nobles devoirs ; il ne peut plus rester dans les bornes d'une littérature étroite et frivole. Placé entre les souvenirs de l'antiquité et la majesté de l'avenir, il n'écrira que pour être utile aux hommes ; et s'il se trouve appellé à discuter ces questions fameuses qui ont toujours divisé l'esprit humain, il imitera cet ancien qui défendoit généreusement, contre Platon lui-même, la cause de la vérité : principes que nous suivrons dans l'éloge de Montaigne.

La philosophie, dans son acception rigoureuse, est la science de l'homme. Elle a toujours occupé les plus grands génies de l'antiquité; mais l'homme n'a été bien connu que dans les tems modernes : et de même que l'usage de l'aimant a rendu le plus obscur pilote de nos jours plus habile que les Néarque au siècle d'Alexandre, de même le christianisme a rendu le fils du pâtre plus éclairé sur les intérêts et sur les destinées du genre

humain, que les Socrate, les Platon et les Cicéron. Ce seroit donc reculer vers l'enfance du monde, que d'asservir l'étude de la sagesse à la philosophie des anciens. Les écoles de l'antiquité ne peuvent plus se renouveler sous le règne du christianisme; et si l'on recherche avec franchise pourquoi Montaigne, disciple tour-à-tour de Platon et d'Epicure, de Zénon et d'Aristippe, rejeta successivement tous leurs systêmes, on en trouvera la cause dans la contradiction de tous ces systêmes qui l'avoient séduit, avec les principes qui ont dirigé son éducation, éclairé sa vie entière et soutenu ses derniers momens. Montaigne, parlant d'Epicure avec le même enthousiasme que Lucrèce, et du Christianisme avec une vénération que son horreur pour le mensonge ne permet pas de contester, semble présenter un phénomène inexplicable: cependant, au milieu de ces contradictions inséparables de l'humanité, l'étonnement cesse alors que l'on considère Montaigne comme il doit l'être, c'est-à-dire, appartenant par ses opinions et par ses penchans à cette philosophie des anciens qui étoit toute bornée au tems et à la terre; apparnant de même par sa patrie, par son éducation, par sa raison et par ses vertus, à cette sagesse que le christianisme seul a révélée au monde.

Il n'a jamais été observé sous ce double point de vue, et peut-être est-ce le seul moyen de le juger avec impartialité. Car, pourroit-on le dissimuler? s'il n'est point d'honnête homme qui ne desirât ses vertus, en est-il qui voulût approuver

toutes ses doctrines ? Et parmi ceux même que Cicéron appelle les plébéiens de la philosophie, qui oseroit, dans les conseils publics ou dans le secret des familles, avouer ses maximes sur le suicide, ses erreurs sur la volupté, ou l'audace de ses expressions ? Ainsi toujours juste et respectueux envers un homme dont notre patrie s'honore et dont la renommée a déjà reçu le sceau de l'antiquité, nous essaierons l'éloge de Montaigne : entreprise téméraire sans doute ; mais si elle devient sans gloire pour nous, puisse-t-elle ne pas être sans utilité pour nos jeunes contemporains !

Michel, seigneur de Montaigne, est né dans le château du même nom en Périgord, le dernier jour de février 1533. Il a vécu sous six rois ; il a vu les agitations de l'Europe, la renaissance des lettres et le grand schisme de l'Occident sous François I.er ; les déchiremens de la France sous Charles IX et sous Henri III ; enfin les nobles conquêtes de Henri IV sur l'anarchie ou sur les descendans de Charles Quint.

Montaigne eut le meilleur des pères, et sa maison paternelle étoit l'asyle héréditaire des vertus domestiques et de l'honneur. Il fut destiné dès l'enfance à la magistrature.

Une grande révolution avoit ramené le siècle d'Auguste. Les Médicis avoient ouvert leurs palais, comme autant de sanctuaires, à la philosophie exilée de la Grèce ; et nos rois qui, depuis

long-tems, portoient en Italie leurs armes infatigables, y avoient connu tous les charmes, toute l'utilité des sciences, des lettres et des arts; ils appellèrent, ils protégèrent les savans dans leurs Etats: une jeunesse ardente et guerrière s'honoroit également de la poussière des camps et des écoles: enfin les plus illustres familles cherchoient à imiter les princes d'Italie; et le père de Montaigne, qui suivoit une impulsion si généreuse, recherchoit les savans avec empressement et les recevoit avec une religieuse vénération: mais son fils ne fut pas l'héritier de son enthousiasme: « Pour moi, disoit-il long-tems après, je les aime » bien, mais je ne les adore pas. »

Cependant aucun soin ne fut oublié pour son éducation littéraire. Envoyé à six ans au collége de Guyenne, il savoit la langue latine, même en y entrant, parce que les précautions ingénieuses de son pere avoient entouré son enfance de précepteurs qui ne lui parloient que latin: il se déroboit à tous les plaisirs pour lire les Métamorphoses d'Ovide; le latin étoit sa langue maternelle.

On pourroit trouver dans les *Essais* quelques détails sur sa vie et sur son enfance: mais nous ne devons parler ici que des traits qui décèlent son caractère. Né avec une indolence invincible, on ne pouvoit l'arracher de l'oisiveté, même pour l'entraîner aux jeux de son âge. Sans autre défaut que sa langueur et sa paresse, on ne pensoit pas qu'il pût devenir méchant; seulement on jugeoit qu'il seroit inutile. Cependant, malgré sa lenteur,

toutes ses doctrines ? Et parmi ceux même que Cicéron appelle les plébéiens de la philosophie, qui oseroit, dans les conseils publics ou dans le secret des familles, avouer ses maximes sur le suicide, ses erreurs sur la volupté, ou l'audace de ses expressions ? Ainsi toujours juste et respectueux envers un homme dont notre patrie s'honore et dont la renommée a déjà reçu le sceau de l'antiquité, nous essaierons l'éloge de Montaigne : entreprise téméraire sans doute ; mais si elle devient sans gloire pour nous, puisse-t-elle ne pas être sans utilité pour nos jeunes contemporains !

Michel, seigneur de Montaigne, est né dans le château du même nom en Périgord, le dernier jour de février 1533. Il a vécu sous six rois ; il a vu les agitations de l'Europe, la renaissance des lettres et le grand schisme de l'Occident sous François I.er ; les déchiremens de la France sous Charles IX et sous Henri III ; enfin les nobles conquêtes de Henri IV sur l'anarchie ou sur les descendans de Charles Quint.

Montaigne eut le meilleur des pères, et sa maison paternelle étoit l'asyle héréditaire des vertus domestiques et de l'honneur. Il fut destiné dès l'enfance à la magistrature.

Une grande révolution avoit ramené le siècle d'Auguste. Les Médicis avoient ouvert leurs palais, comme autant de sanctuaires, à la philosophie exilée de la Grèce ; et nos rois qui, depuis

long-tems, portoient en Italie leurs armes infatigables, y avoient connu tous les charmes, toute l'utilité des sciences, des lettres et des arts; ils appellèrent, ils protégèrent les savans dans leurs Etats; une jeunesse ardente et guerrière s'honoroit également de la poussière des camps et des écoles: enfin les plus illustres familles cherchoient à imiter les princes d'Italie; et le père de Montaigne, qui suivoit une impulsion si généreuse, recherchoit les savans avec empressement et les recevoit avec une religieuse vénération; mais son fils ne fut pas l'héritier de son enthousiasme: « Pour moi, disoit-il long-tems après, je les aime » bien, mais je ne les adore pas. »

Cependant aucun soin ne fut oublié pour son éducation littéraire. Envoyé à six ans au collége de Guyenne, il savoit la langue latine, même en y entrant, parce que les précautions ingénieuses de son père avoient entouré son enfance de précepteurs qui ne lui parloient que latin: il se déroboit à tous les plaisirs pour lire les Métamorphoses d'Ovide; le latin étoit sa langue maternelle.

On pourroit trouver dans les *Essais* quelques détails sur sa vie et sur son enfance; mais nous ne devons parler ici que des traits qui décèlent son caractère. Né avec une indolence invincible, on ne pouvoit l'arracher de l'oisiveté, même pour l'entraîner aux jeux de son âge. Sans autre défaut que sa langueur et sa paresse, on ne pensoit pas qu'il pût devenir méchant; seulement on jugeoit qu'il seroit inutile. Cependant, malgré sa lenteur,

» me presse enfin de dire pourquoi je l'aimois, je
» sens que cela ne se peut exprimer qu'en répon-
» dant : parceque c'estoit lui, parceque c'estoit
» moi. »

Avec quelle énergie persuasive et touchante il sait peindre tout le bonheur, hélas! si fugitif, qu'il trouva dans l'amitié! Quatre années sont à peine écoulées, que dans cet âge même où commencent à se développer les vastes pensées et les longues espérances, la Boëtie est frappé d'une maladie rapide et mortelle. Au septième jour les secours sont inutiles. Montaigne qui le voit lutter vainement contre la douleur et la mort, s'arme lui-même du courage qu'inspire la religion de l'amitié. « Je vous ai vû en santé, lui dit-il, tou-
» jours rempli de sagesse et de prudence ; songez
» dans cette maladie à porter la même prudence
» pour vos intérêts les plus chers. » La Boëtie entend ce triste langage ; il appelle sa jeune épouse et son oncle qu'il aimoit comme un père ; il les voit pâles et tremblants de sa mort prochaine ; il les affermit et les console. Accoutumé dans les sujets importans à s'exprimer avec dignité, jamais il ne déploya tant de calme, d'éloquence et d'autorité ; malgré des épreuves aussi vives, il dicte ses dernières volontés en leur présence ; et Montaigne y reçoit un noble gage de sa vertueuse et fraternelle amitié. Sa famille entière vient ensuite recevoir ses adieux ; il parle à chacun de ses parens avec une gravité religieuse ; leurs sanglots interrompent ses discours, touchante inspiration d'un

sage ; et cependant lui seul conservant de la fermeté, trouve la force encore de rappeler un des frères de Montaigne à l'antique foi de ses pères. Enfin, le matin du dixième jour de ses souffrances, dans la 32.e année de son âge, il mourut, donnant à son ami un dernier regard, et à Dieu son dernier soupir.

Montaigne manda sur-le-champ à son père tous les détails de cet événement par une lettre qui ressemble à un fragment retrouvé de Plutarque. Ah! jamais la douleur et l'amitié n'ont inspiré de sentimens plus touchans, ni d'expressions plus nobles. De tels souvenirs s'effaceront-ils jamais de son cœur? « Si je compare ma vie entière, disoit-il
» encore long-tems après dans sa vieillesse, si je
» la compare toute aux quatre années qu'il m'a
» été donné de jouir de sa douce compagnie et
» société, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une
» nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je
» le perdy, je ne fais que traisner languissant, et
» les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu
» de me consoler, me redoublent le regret de sa
» perte. Nous étions à moitié de tout; il me semble
» que je lui dérobe sa part. »

Il avait trente ans lorsqu'il perdit son ami. Son père, dont il parle toujours avec une tendre vénération, gémissoit sur les malheurs de son pays; il ne concevoit pas d'autres sentimens sur la religion que ceux de ses aïeux. Dans sa vieillesse il crut devoir payer la dette d'un vrai Français, en combattant les nouveautés qui divisoient sa patrie,

avec cette simplicité d'une ame loyale qui croit que les armes des passions peuvent tomber à la simple voix de la raison. Il charge son fils de traduire et de publier un ouvrage composé depuis plus de 200 ans sur les dogmes du christianisme; foibles armes contre le fanatisme et la guerre civile. Ce livre, monument ignoré d'une théologie subtile et quelquefois profonde, fut le premier ouvrage de Montaigne.

A cette époque les impressions religieuses avoient encore une grande énergie; elles causèrent en Europe une révolution que Montaigne jugea en homme sage, et qui mérite d'être observée dans ses rapports avec la civilisation.

Toutes les révolutions modernes ont un même principe; elles semblent, par une sorte de fatalité, se reproduire à des époques régulières comme pour renouveler le monde; mais elles sont toutes liées à la cause du christianisme qui, suivant la pensée de Montesquieu, a constitué la force et la perfection de l'ordre social; et en effet ces révolutions ne se manifestent que dans les tems où il se trouve attaqué ou méconnu. Les trois premiers siècles présentent d'abord le spectacle imposant de la confédération du genre humain contre Rome idolâtre. Trois siècles après, Mahomet paroît, qui étend son glaive sur le monde; l'Asie qu'il a subjuguée abandonne le christianisme; elle tombe dans la barbarie. L'Europe est menacée; mais Charlemagne relève le sceptre de Rome, et l'Europe est préservée de l'esclavage qui depuis a toujours flétri

l'Orient. Trois siècles encore, et les peuples entraînés par la puissance des émotions religieuses, se précipitent vers les rives du Jourdain ; l'Europe pèse sur un point de la Palestine, et l'Asie étoit délivrée s'il se fût trouvé un grand homme. Trois nouveaux siècles s'écoulent ; la ville de Constantin qui, par un schisme imprudent, s'étoit séparée de l'unité européenne, tombe avec la Grèce devant Mahomet second ; le terrible Soliman pénètre dans l'Italie, et l'Europe frappée d'aveuglement semble l'appeller à consommer sa ruine en déchirant de ses propres mains le pacte religieux qui étoit le principe de sa force. Heureusement elle trouva Charles Quint pour la défendre contre les barbares, et François I.er pour la défendre contre Charles Quint. Mais la réforme de Luther l'avoit divisée en deux camps ennemis qui, pendant trois siècles, ne posèrent presque jamais les armes ; et ces trois siècles se sont terminés enfin par la dissolution de l'état social, partout où le christianisme n'étoit plus qu'un vain simulacre.

La réforme de Luther n'a point été jugée encore avec la souveraine impartialité de l'histoire ; ainsi l'opinion d'un illustre contemporain ne doit être ni sans intérêt, ni sans autorité. Montaigne, en effet, qui n'a étudié l'homme avec tant de patience que pour dévoiler toute la profondeur de ses misères, et qui juge les fautes et les vertus sans prévention comme sans enthousiasme, qui, enfin, par l'indépendance autant que par la franchise de sa pensée, étoit enclin naturellement à la

censure de tout ce qui fut si violemment attaqué dans son siècle, sera cru sans doute s'il juge les réformateurs avec la plus énergique sévérité. Mais oublions des événemens qui appartiennent plus à l'histoire qu'à notre sujet, et suivons Montaigne qui va enfin se livrer au penchant de son génie.

Déjà il avoit quitté la magistrature. Il s'étoit marié à l'âge de 33 ans; et son père lui abandonnant le château de Montaigne à l'occasion de ce mariage, favorisa son goût pour la tranquillité, pour la retraite et pour la philosophie; mais en peu d'années il s'étoit vu frappé dans ses affections les plus chères : d'abord dans son ami, bientôt dans son père, dans ses enfans et dans sa patrie. A quarante ans la vie a peu d'illusions, et l'homme éclairé qui a le malheur de vivre dans un siècle corrompu, est naturellement porté à s'isoler, à se créer comme une solitude au milieu de lui-même. Le mépris que lui inspirent ses contemporains s'étend peu à peu sur tous les hommes; entouré d'erreurs, de scandales ou de crimes, s'il résiste à la contagion qui l'environne, peut-être il cessera enfin de croire à la vertu. Pareil à celui qui, appellé souvent au lit des mourans, n'aperçoit plus l'étincelle d'immortalité qui anime encore la poussière dont il ne voit que la dissolution : tel fut trop souvent Montaigne écrivant son livre des *Essais*.

Avant d'examiner ce livre extraordinaire qui nous représente l'homme sous des rapports si affligeans, qui nous montre le cœur humain enveloppé tout entier dans l'égoïsme, il faut peut-être

se demander quelle étoit la philosophie de Montaigne ; eut-il d'autre philosophie que le scepticisme, et enfin quel étoit le scepticisme de Montaigne ?

On a beaucoup vanté la puissance du doute : instrument utile s'il est sagement employé, c'est-à-dire s'il est uniquement appliqué aux sciences naturelles. Mais si vous le faites servir dans les choses morales, le scepticisme n'est plus qu'un instrument de destruction, à-peu-près comme ces verres merveilleux avec lesquels vous parvenez à dissoudre les diamans les plus purs. C'est ainsi en un mot que, sous le miroir destructeur du sceptique, les vérités morales les plus solides et les plus brillantes s'évanouissent.

Le scepticisme n'est qu'une foiblesse de l'esprit humain qui se courbe sous le poids des vérités qu'il ne peut supporter : triste système de probabilité négative qui ôte à la vie toute sa dignité, toutes ses consolations et toutes ses espérances. Loin de moi, dira le sceptique, la pensée qu'un Dieu n'existe pas ! Moi, foible atôme, jetté dans les espaces de l'immensité, j'irois donner des bornes à l'infini ! Dieu existe sans doute et j'aime à le croire ; cet ordre si régulier, si universel, excite sans cesse mon admiration et doit être la manifestation extérieure d'une intelligence suprême ; mais pourquoi ne seroit-il pas une loi de l'univers lui-même, une modification nécessaire de cet univers, dont la seule existence me prouve aussi la nécessité..... Homme pusillanime ! suis du moins

le vol de ta pensée ; elle t'élevera malgré toi-même au-delà de cet univers qui ne pense point et qui ne peut t'avoir donné cette pensée qu'il n'a pas. Oui, dira-t-il encore, ma pensée prouve que l'homme est une créature intelligente, et mon ame est sans doute une émanation de la sagesse increéée. Toutes ces espérances magnifiques d'immortalité plaisent à mon cœur et agrandissent mon imagination. Cependant qu'étois-je avant de naître? que serai-je après ma mort? que devient cette ame dont la grandeur m'étonne, dont la foiblesse m'effraie tour à tour? Elle fut créée sans doute pour être immortelle ; mais la matière ne peut-elle recevoir de son auteur cette faculté de penser qui enfin semble naître, se modifier et se dissoudre avec elle ?... Ah ! laissons de pareils doutes, résolus tant de fois. Ici la sagesse n'est pas de douter, mais de croire ; et sur ces grandes questions qui intéressent l'ordre, le bonheur et les destinées du genre humain, la *Raison*, dit Bayle lui-même, *n'est propre qu'à faire connoître à l'homme ses ténèbres, son impuissance et la nécessité d'une révélation.*

C'est ainsi que, dans le sein du paganisme, Platon demandoit si l'homme ne trouveroit pas enfin quelque promesse divine, quelque révélation, pour lui aider à traverser, comme sur un vaisseau qui ne craint point les tempêtes, la mer orageuse de cette vie! Oui, divin Platon, elle existoit cette promesse céleste que tu invoquois par toute la puissance de ton génie ; elle étoit promise cette révé-

lation sans laquelle notre cœur et notre esprit s'égarent chacun dans un abyme ; et ton ame, qui pressentoit le christianisme avant qu'il fût notifié au monde, oui, ton ame étoit créée immortelle.

Mais tel ne fut point le scepticisme de Montaigne. En vain ses adversaires s'écrient que son génie *est de tout risquer, bon sens, religion, conscience, doctrine, pour faire valoir une pensée forte et une expression hardie.* Tous les reproches, et nous ne voulons pas même dissimuler les plus graves, tous les reproches d'impiété tombent devant ce fait avéré, que s'il a souvent écrit sur des matières spéculatives, suivant les maximes d'une philosophie purement payenne, il s'est toujours prononcé nettement sur sa religion ; et qu'en un mot il a vécu, il a pensé, il a écrit et il est mort en professant la foi de ses pères. Si l'évidence d'un fait aussi positif n'est pas démontrée par Montaigne lui-même, quel nom donner à cette franchise, à cette probité, à cette candeur qui l'a toujours caractérisé? Croira-t-on qu'il fut tour à tour impie comme Lucrèce, et superstitieux comme le plus obscur pélerin de Lorette? ou enfin devons-nous retrouver en lui ce Gnostique fameux qui, dans les murs d'Alexandrie, osant revêtir le double sacerdoce de l'idolatrie et du christianisme, parvint à l'horrible bonheur d'envelopper son hypocrisie sous le manteau du génie et de la vertu?

Le devoir du panégyriste n'est point de faire l'apothéose de son héros, ni d'adorer téméraire-

ment jusqu'aux passions même de sa nouvelle divinité. Culte honteux et frivole, vous n'étoufferez point sa conscience. Heureux de trouver des vertus à célébrer, ou de nobles exemples à rappeler, il ne déguisera ni les foiblesses, ni les fautes, lorsqu'il en pourra tirer des leçons salutaires; et alors même il dira comme cet ancien : Je suis homme, et je ne sépare point un grand homme des erreurs de l'humanité.

Et ce seroit bien vainement que dans un éloge public il feindroit d'oublier tout ce que ce philosophe écrivit de condamnable. La voix des Pascal, des Nicole, des Mallebranche, de Montaigne lui-même et de tout l'avenir s'éleveroit contre lui. Louons donc Montaigne comme il voudroit l'être: il s'est représenté avec ses erreurs et avec ses fautes; imitons sa franchise, admirons son génie, aimons la noblesse de son ame, condamnons ce qu'il condamneroit lui-même.

Il est plus facile de louer ou de blâmer Montaigne que de l'entendre. L'un vantera sa candeur qui ne se dément jamais, l'ingénieuse application des pensées qu'il s'est appropriées, la liberté de son esprit, la variété de son style, la vivacité de ses images, l'abondance et la richesse de ses métaphores. Où trouver un jugement plus droit, une connoissance plus approfondie de nos inclinations et de nos misères? En nous faisant connoître les hommes avec toutes leurs foiblesses, en nous apprenant tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils peuvent, c'est lui qui nous apprend l'usage de la

bonne et de la mauvaise fortune. Ne semble-t-il pas né pour réformer les mœurs et redresser la raison? pour imprimer dans nos ames cette vigueur sans laquelle notre vie entière n'est qu'une onde qui s'écoule? Toujours entre la crainte et l'espérance, toujours entraînés par les flots de nos passions, ne trouvons-nous pas la sagesse sur les pas de Montaigne? n'est-ce pas lui qui nous montre le port où viennent expirer tous les orages? Mais écoutons d'autres moralistes aussi graves. Pourquoi, nous disent-ils sans cesse, les *Essais* de Montaigne plaisent-ils à notre esprit? ne seroit-ce point que le secret de sa vanité est le nôtre; que la mollesse de ses principes, le pyrrhonisme de ses opinions, son indulgence pour tous les plaisirs, son indifférence sur l'avenir, se trouvent toujours secrètement d'intelligence avec la corruption du cœur humain? *Quelle vanité de n'entretenir ses lecteurs que de ses humeurs, de ses inclinations, de ses fantaisies, de ses maladies, de ses vertus et de ses vices!* de ses vices, non pour les détester, mais pour les faire connoître. Il n'a d'autre morale que celle d'Epicure, et comme lui tous ses principes, toutes ses actions, toutes ses espérances ne se rapportent qu'à l'égoïsme. Comme lui ses maximes n'ont qu'une fausse élévation et sont indignes de l'homme, puisqu'il ne recherche la vertu que pour la volupté. Un ancien philosophe nous représente cette volupté comme la reine du monde, assise sur un trône, ayant pour esclaves les vertus, et ne les occupant qu'à la

servir et à repousser la douleur. Ne seroit-ce pas là Montaigne qui nous montre la sagesse ayant pour compagnes la Nature, la Fortune et la Volupté?..... Ah! pourquoi de pareils éloges ou de pareilles déclamations! Il seroit facile de les multiplier, et Montaigne n'en seroit pas mieux connu. Cherchons donc Montaigne dans lui-même; et pour trouver le secret de ses contradictions, n'oublions pas qu'il appartient tour-à-tour à la philosophie des peuples antiques et à la sagesse des peuples modernes.

Cicéron, déplorant comme lui les malheurs de son pays, s'écrioit dans le silence de la retraite: « O philosophie! seule capable de nous consoler, toi qui enseignes la vertu et qui domptes le vice, qui as inventé les lois, formé les mœurs et réuni les hommes, tu seras enfin mon asyle! et si en d'autres tems je n'ai suivi qu'en partie tes leçons, je m'y abandonne aujourd'hui sans réserve. Un seul jour passé en suivant tes préceptes est préférable à l'immortalité de quiconque s'en écarte! » C'est ainsi que Montaigne, fuyant la guerre civile, chercha un asyle dans le sein de la philosophie. Mais quel sera le systême où viendra se fixer l'indépendance de son esprit? D'abord il remonte jusqu'à l'antiquité; il y trouve des sages qui se disent insensibles à l'infortune et à la douleur, inébranlables devant les fureurs du crime et calmes sur les ruines du monde. Ces promesses magnifiques séduisent son ame généreuse: c'est ainsi, ô Caton, qu'il trouve ta mort sublime, et

qu'à ses yeux tu es le seul modèle que la nature ait choisi pour montrer le terme le plus élevé de la vertu. Mais son admiration pour ce grand homme devoit-elle l'entraîner jusqu'à l'apologie du suicide? Ah ! sans doute nous admirons aussi celui que sa patrie en deuil et la postérité ont proclamé le dernier des Romains. Cependant plaignons la vertu, si elle a toujours besoin de prospérités ou d'honneurs, et si elle ne sait pas retrouver une patrie dans la divinité.

La mort est pour Montaigne un sujet inépuisable de réflexions vives et profondes. Il la considère sans cesse, il la touche, il veut pour ainsi dire vivre avec elle jusques dans le tombeau. Les maîtres du portique sont quelquefois moins austères que lui. Cependant sur un sujet si important il s'égare encore, et ses guides le mènent au suicide. Sans doute la mort n'est pas un mal, puisqu'elle est une partie nécessaire de l'ordre de la nature. « Mais, disoit Hiérocles d'Alexandrie, qu'est-ce que la loi ? Qu'est-ce que l'ordre qui lui est conforme ? Qu'est-ce que la vertu fondée sur cet ordre ? La loi, c'est l'intelligence qui a créé toutes choses ; l'ordre est le rang qu'elle leur a donné convenablement à leur dignité. » Ainsi la sagesse du paganisme elle-même condamne le suicide, puisque l'homme qui s'échappe de la vie, dérange l'*ordre* établi par l'*intelligence* qui l'a créé.

Montaigne a des opinions hardies sur la mort. Elles élèvent l'ame, et nous font regarder la dou-

leur, l'exil, la pauvreté, la captivité, comme des maux toujours indifférens, dès qu'ils ont un terme nécessaire. « L'un des principaux bienfaits de la vertu, dit-il, est le mépris de la mort. Elle est pour nous la vraie et souveraine liberté. » Mais il ajoute bientôt qu'elle est l'origine d'une autre vie. On ne doit donc pas prendre ses expressions dans le sens absolu, ni en conclure qu'il croyoit à l'anéantissement. Si tels étoient ses principes, malheur à nous qui, par des sophismes, cherchelions à l'absoudre, ou qui, par des éloges imposteurs, voudrions consacrer une doctrine dont la profession publique a toujours été le signe et le présage de la dissolution sociale. Mais la postérité n'a point de pareils reproches à lui faire, et les stoïciens du christianisme l'ont jugé peut-être avec trop de sévérité sur ce point.

En Egypte on faisoit paroître au milieu des festins une grande image de la mort, et une voix crioit aux convives : *Bois et te réjouis, car tu mourras.* Les poëtes antiques mêloient souvent des pensées tristes et funèbres aux idées les plus gracieuses; enfin les Romains, pour se familiariser avec la douleur et la mort, faisoient combattre des gladiateurs autour de leurs tables somptueuses, et mollement couchés, ils voyoient couler jusqu'à eux de larges ruisseaux de sang : mais pourquoi, sage Montaigne, se plaire à citer ces exemples de l'antiquité? Combien la sagesse des tems modernes a inspiré des sentimens plus vrais et plus nobles! L'antiquité ne compte qu'un seul homme qui osa

mourir sans faste et avec une résignation religieuse. Parmi nous le vulgaire nous montre sans cesse des sages obscurs qui, comme Socrate, prendroient la coupe d'Anytus, et diroient comme lui en buvant la ciguë : « Passons courageusement par-là, si c'est par-là que les dieux nous conduisent et nous appellent. »

L'ostentation des maximes de l'ancienne philosophie a souvent séduit Montaigne. Parvenu sur les hauteurs les plus sublimes du stoïcisme, s'il ne dit point comme ses maîtres que le sage est heureux dans le taureau même de Phalaris, il ne croira pas du moins que ces doctrines austères puissent jamais être déshonorées par de lâches maximes dans ceux qui les professent. Il ne se trouvera point au milieu de ceux qui ne voient que la volupté d'Aristippe dans celle d'Epicure : La volupté enfin ne sera pour lui qu'une divinité généreuse qui, nourrissant la vertu dans son sein, lui apprend à jouer avec la pauvreté, la douleur et la mort. La vertu, disoit-il, est encore la *mère nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend seurs et purs. Si elle aime la vie, la beauté, la gloire, la santé, son office propre et particulier, c'est savoir user de ces biens là regléement et les savoir perdre constamment.* En vain les philosophes nous l'ont représentée au milieu des rochers, sur un mont presqu'inaccessible. « Ceux qui l'ont approchée, la tiennent au » rebours, logée dans une belle plaine fertile et » fleurissante..... On peut y arriver par des routes

» ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes, » plaisamment et d'une pente facile et polie, » comme est celle des voûtes célestes. Pour n'a- » voir hanté cette vertu suprême, belle, triom- » phante, amoureuse, délicieuse pareillement et » courageuse, ayant pour guide nature, fortune » et volupté pour compagnes, ils sont allez selon » leur foiblesse feindre cette sotte image, triste, » querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, et » la placer sur un rocher à l'escart, emmy des » ronces : fantosme à estonner les gens. »

Est-il rien de plus séduisant que de telles images? Inaccessible au commun des hommes, la vertu ne semble-t-elle pas à la voix du philosophe descendre de ses hauteurs formidables et nous apporter la paix, la joie et les plaisirs! En effet, Montaigne voudroit que le nom de volupté, qui signifie plaisir, fût donné à la vertu qui n'exprime que la violence et la force. Mais ce plaisir, cette délectation délicieuse et pure qui naît quelquefois d'un généreux sacrifice, est-il toujours le prix de la vertu? Montaigne nous peint, il est vrai, la vertu, *courageuse* et *triomphante ;* mais réponds-moi, noble admirateur des héros de l'antiquité : Etoit-ce la vertu ayant *pour guide la nature, pour compagne la volupté ou la fortune,* qui conduisoit Léonidas aux Thermopyles, qui retenoit Socrate dans les fers, qui ramenoit Régulus à Carthage? Etoit-ce là cette vertu *amoureuse* et *délicieuse* qui présenta le glaive à Caton, ou qui inspira ce blasphême à Brutus : « O vertu, tu n'es qu'un fan-

tôme!» Pour nous qui avons vu le chevalier d'Assas tombant sous la foudre qu'il pouvoit détourner, le pontife Belzunce et le jeune chevalier Rose au milieu des pestiférés de Marseille, nous chercherons à la vertu des compagnes et des guides plus nobles que la fortune et la volupté.

Quittons les systêmes ambitieux de Zénon et d'Epicure; en vain l'esprit de Montaigne s'y arrêtoit souvent avec complaisance, ils n'ont point fixé son cœur. Doué d'un jugement ferme et sûr, il semble se jouer à travers le dédale des antiques opinions; il feint d'y chercher le principe de la vérité; quelquefois se livrant avec confiance aux fausses lueurs du scepticisme, il s'avance, il court s'enfoncer dans un abyme; mais toujours il reparoît le flambeau de la raison à la main, qui l'éclaire et sur l'effrayante vanité de l'homme et sur tout ce qui forme la conscience du genre humain.

Cherchez en effet une vertu sur laquelle Montaigne n'ait pas eu le sentiment de tous les cœurs vertueux, une action éclatante sur laquelle la probité de son esprit se soit trompée Montaigne stoïcien admire Caton expirant avec la république, mais le stoïcien disparoît lorsqu'il nous représente Timoléon à Corinthe, Posthumius à Rome, et la mère de Pausanias à Lacédemone. Il trouve toujours des expressions plus nobles, plus animées, plus pénétrantes lorsqu'il parle d'amitié et de générosité : vous sentez avec lui que la confiance, la magnanimité dans les périls, dans les offenses, dans toutes les circonstances pénibles ou dou-

teuses, offrent toujours plus de sureté et d'honneur que l'irrésolution, la vengeance et les petites passions qu'entraîne la dissimulation. S'il nous offre à ce sujet les réflexions les plus solides, il cite toujours les plus dignes exemples, et son ame se peint toute entière, lorsqu'il nous montre Alexandre qui se dévoue à la mort, parce qu'il ne sait pas soupçonner un ami; le grand duc de Guise qui pardonne à son meurtrier; Auguste demandant à Cinna son amitié; Jules César enfin qui, ayant tout fait pour désarmer ses ennemis, s'abandonne généreusement aux dieux et à la fortune. Ses pensées sont des maximes de constance et de courage, de bonne foi et de franchise même envers l'ennemi le plus perfide, de modération jusque dans la vertu, de désintéressement et de simplicité, de patience et de résignation dans la douleur, de dignité dans toutes les actions, de fidélité, d'amour ou de respect pour le prince et pour la patrie!

Mais il cherchoit vainement autour de lui les vertus qu'il trouvoit dans sa raison et dans son cœur. *Le siècle où nous vivons,* disoit-il avec amertume, *est si plombé, que l'imagination même de la vertu en est à dire:* Cependant ce siècle même tenoit encore à une des plus mémorables époques du monde.

L'imprimerie, la chute de l'empire d'orient, la découverte d'un nouvel hémisphère, la réforme de Luther avoient donné une grande impulsion à l'esprit humain; et si cette réforme n'eût pas brisé les

liens de la confédération européenne, l'Europe, par la puissance de sa civilisation et par la magnificence de son génie, eût présenté le plus imposant spectacle aux regards de la postérité. Mais le beau siècle de Léon X fut pour ainsi dire arrêté dans son cours ; les fureurs du fanatisme s'étendirent sur tout l'occident, et la France en fut particulièrement la victime. C'étoit alors que vivoit Montaigne. A sa naissance, il avoit vu l'aurore la plus brillante ; sa triste vieillesse n'apercevoit plus qu'une nuit sombre et terrible. L'ambition, l'avarice, la vengeance, la cruauté devenoient tour à tour légitimes. L'homme parricide, l'homme sacrilège, s'écrioit-il avec douleur, est donc parmi nous un homme de bien et d'honneur! Eh! faut-il s'étonner que Montaigne ait conçu presque du mépris pour l'espèce humaine, et que dans sa retraite il ait poursuivi nos misères et nos folies dans toute leur profondeur ! Tels ont vécu Tacite et Juvénal, qui, n'ayant sous les yeux qu'une nature vile et corrompue, ont voulu la peindre dans son effrayante nudité *. C'est donc ainsi qu'il faut juger ces longues pages employées au récit de tant d'actions forcenées, de suicides, de dévouemens à la fatalité, de meurtres et d'assassinats faits avec plus ou moins de courage. Il voit dans tous ceux qui l'environnent la conscience étouffée par la force des passions et du crime ; il trouve les mêmes passions dans l'histoire, et sa

* Ch. 29, de la Vertu.

raison n'aperçoit plus dans la conscience que le vain ouvrage des institutions humaines. Il tâche à s'affermir dans cette pensée, qui n'est qu'un sophisme déplorable, et pour obscurcir ses propres lumières, il cherche en des relations souvent suspectes, il note, il rassemble toutes les coutumes bizarres, extravagantes et criminelles; copié depuis en cela par un écrivain trop célèbre, qui en a conclu comme lui que le juste et l'injuste n'existoient que par le caprice de l'usage ou des lois. Mais la conscience pourroit-elle ainsi se tromper elle-même? Si l'homme abuse de sa liberté; si sa conscience, qui n'est que la raison appliquée aux choses morales, se trouve enfin enchaînée par des habitudes déréglées, sera-t-il absous en montrant les chaînes qui l'accablent? Pourquoi donc ces longues énumérations de peuples qui vivent esclaves des coutumes les plus grossières, qui se livrent à la dissolution, à la cruauté, à l'idolâtrie, au parricide? L'homme de bien y opposera toujours le sentiment intime de la liberté, attribut nécessaire de l'intelligence. Montesquieu lui montrera partout les peuples d'autant plus près de la barbarie, qu'ils sont éloignés du christianisme. Enfin Montaigne lui-même avouera devant lui que les simples lumières naturelles ne suffisent plus au genre humain.

Oui, ce fut ainsi que Montaigne, après avoir parcouru le cercle vicieux de l'ancienne philosophie, fut cependant ramené par sa propre raison à la sagesse religieuse des modernes. Et que l'on

ne dise point que nous osons détourner le sens de quelques maximes souvent contradictoires ; le plus long traité de son livre est tout entier consacré à cette grande discussion. D'abord il considère l'homme seul, sans secours étranger, *armé seulement de ses armes et despourveu de la cognoissance divine qui est tout son honneur, sa force et le fondement de son estre.* Comparant nos facultés physiques à celles des animaux, combien l'homme lui paroît inférieur ! combien même l'invariabilité de leurs facultés *intellectives*, c'est-à-dire de leur instinct conservateur, semble l'emporter sur notre raison toujours variable ! Quelquefois sans doute il s'élance trop loin dans l'immense labyrinthe de ses opinions ; il humilie trop l'espèce humaine, et tous ceux qui la veulent borner aux simples facultés matérielles, semblent avoir puisé leurs argumens dans sa doctrine. Mais il s'avance toujours d'un pas ferme et sûr, il poursuit l'homme dans le fort de sa vanité ; après avoir battu en ruine systêmes, opinions, sciences, lois, mœurs et religion, opposé l'homme à l'homme, la raison à la raison, il le renverse et l'abaisse au-dessous même de la brute qui rampe à ses pieds, et il s'écrie avec un ancien philosophe : *O la vile chose et abjecte que l'homme,* s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité ! *Mais*, ajoute-t-il comme jadis le divin Platon, *l'homme s'élevera si Dieu lui preste extraordinairement la main ; il s'eslevera abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et soulever par*

les moyens purement célestes. C'est à notre foi chrétienne, non à la vertu stoïque, de prétendre à cette divine et miraculeuse métamorphose.

Malgré ces déclarations si positives, déclarations que rien n'obligeoit Montaigne d'écrire et de multiplier dans son ouvrage, on l'a représenté comme le plus dangereux ennemi de la religion, et cette accusation méritoit sans doute un examen sévère. Une telle discussion pourroit-elle paroître frivole dans notre siècle ? Ah ! sachons respecter la mémoire de nos grands hommes : et lorsqu'il faut se prononcer entre l'imposture et la vérité des sentimens qu'ils professent, ne souffrons plus que la postérité puisse dire : Il exista en France une époque où une pareille alternative étoit indifférente.

Néanmoins, ce que nous venons d'écrire pourroit être contesté ; on trouvera même facilement dans Montaigne toutes les opinions que l'on voudra lui attribuer, à peu près comme on trouve dans les nuages toutes les conceptions d'une imagination préoccupée. En effet, si vous ne le jugez que sur ses opinions de morale spéculative, toujours vous le trouverez ondoyant et divers ; mais en morale positive ses principes sont invariables.

Depuis long-tems son livre est une source intarissable pour ses amis et pour ses ennemis ; de graves écrivains y sont venus puiser quelquefois sans l'avouer. Les savans solitaires de Port-Royal y ont pris littéralement de solides argumens sur

des doctrines de théologie ; le génie de Pascal n'a pas dédaigné de fortifier ses pensées sur la religion de tout ce que notre philosophe a écrit sur le néant de la raison humaine ; d'autres moins heureux n'y ont cherché que l'erreur, et l'on peut y découvrir tous les paradoxes du philosophe de Genève sur les sciences, sur l'état de nature et sur l'éducation.

Montaigne qui vivoit dans le siècle des grandes découvertes faites en Amérique, raconte avec admiration tout ce que les voyageurs disoient des peuples sauvages : « *Ils passent leur vie*, dit-il, *dans une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque.* N'est-ce pas ainsi que Rousseau disoit : *l'homme qui médite est un animal dépravé*, comme si l'usage des facultés intellectuelles n'étoit pas l'*état* de nature pour l'être intelligent. De ce faux principe découlent nécessairement, contre les sciences, toutes ces vaines déclamations qui prouvent seulement qu'il est facile de revêtir un sophisme des couleurs de la vérité. Cependant Montaigne croyoit triompher en citant l'ignorance et les victoires des Ottomans qui venoient de renverser Bysance, et qui déjà se trouvaient en Italie ; mais les barbares ne sont-ils pas sur le point d'être chassés au-delà du Bosphore par les nations civilisées ! Il ne faut plus sans doute chercher dans les sciences la cause de l'affoiblissement des Empires ; elle ne se trouve que dans la mollesse des gouvernemens et dans

la fausse direction donnée à l'éducation publique. C'est par l'éducation, en effet, que le monde se renouvelle, et c'est dans les épreuves d'une éducation forte et généreuse que les grandes ames se préparent. Aussi Montaigne, témoin des agitations de la France et de l'Europe entière, vouloit que, dès le berceau, l'enfance fût préparée aux nobles destinées de l'homme; observer ses premiers mouvemens, repousser la mollesse domestique, favoriser le développement du corps, voilà pour le premier âge. L'enfant devra *étudier*, non pour acquérir la science, mais la sagesse. Des exercices pénibles roidiront ses muscles, et le rendront insensible à la peine et à la douleur. Il s'accoutumera au silence et à la modestie. Des voyages étendront son jugement, régleront son imagination, détruiront ses préjugés. Il verra les usages, les lois et les mœurs; le monde sera son livre, l'histoire et les voyages lui apprendront la véritable philosophie, le but de l'étude et la limite de ce qu'il faut savoir ou ignorer. Les passions, les vertus, les vices tour à tour paroîtront et s'animeront devant lui; enfin il connoîtra, non par de stériles définitions, mais en réalité, le courage et l'opprobre, la modération et l'injustice, la servitude, la licence et la liberté. Alors et quand il saura tout ce qui apprend à bien vivre et à mourir, l'étude des sciences pourra succéder à celle des mœurs; tel est en général le plan de Montaigne, où l'on trouve presque tout l'Emile de Rousseau; mais l'examen de ce qui est commun

à ces deux philosophes s'éloigne de notre sujet, et l'expérience a jugé souverainement leurs théories.

L'éducation comprend les rapports de l'homme envers lui-même, envers la société, envers son auteur; ainsi tout système qui omettra l'un ou l'autre, sera nécessairement vicieux. Tels sont ceux de Montaigne et de Rousseau qui, trop souvent, ont considéré leur élève hors de l'état social; qui, tous deux, méprisèrent l'étude et les sciences, et qui, tous deux enfin, négligèrent entièrement l'éducation religieuse.

L'homme cependant n'existe que par la pensée et par l'ordre social; par la pensée qui seule peut l'élever au-dessus des animaux; par l'ordre social dont les principes sont essentiellement émanés du ciel! Eh! comment la culture de la pensée pourroit-elle être séparée de l'éducation publique? Hélas! le prestige d'une imagination vive et d'une éloquence déréglée entraîna trop loin les admirateurs de ces deux philosophes, et l'on oublia trop long-tems que le siècle de Louis XIV avoit brillé sur la France; mais après avoir éclipsé les beaux siècles de Périclès et d'Auguste, la France n'affectera plus un superbe dédain pour leurs immortels génies, et l'aurore de nos enfans pourra s'embellir encore de tous les enchantemens de la Grèce. Je ne sais quel charme rappelle toujours notre imagination sur les rives poëtiques du Céphise et sur les sommets brillans d'Aonie. Oui, Athènes règne toujours par la puissance des souvenirs, et son ombre, qui s'élève sans cesse plus majestueuse

sur la profondeur des siècles, semble enfin se consoler en voyant les jeunes Français admirer les titres de sa gloire, et se préparer peut-être à venger ses outrages.

La culture de l'esprit sera donc à jamais inséparable de l'éducation publique. Cependant, malgré les erreurs de Montaigne et de son disciple, leurs ouvrages contiennent des préceptes d'une grande sagesse pour l'éducation domestique. Tous deux, par une destinée commune, ils eurent de nombreux adversaires et de nombreux admirateurs : succès qui prouve, sans doute, un génie et des fautes extraordinaires ; il faut donc les consulter avec une sage défiance, et ne les confier surtout qu'à l'expérience et à la raison.

Mais, pour ne parler que de Montaigne, son livre, comme il le dit lui-même, est un livre *de bonne foi*. C'est lui-même et lui seul qu'il a voulu peindre en sa *façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice.* Ses lectures et ses études, ses affections, ses goûts, ses caprices, enfin ses actions les plus familières, tout de lui se trouve en cet ouvrage. On peut le blâmer, et avec raison, d'avoir occupé la postérité de choses qu'il ne devoit même pas confier à ses plus intimes amis. Laissons-le se justifier par l'autorité de quelques exemples respectables, et supprimons les objections légitimes qu'on lui oppose. Un reproche plus grave attire l'attention de l'homme de bien : c'est l'extrême licence de ses expressions. Pourquoi tous ces tableaux, que son âge au moins

devoit lui interdire ! Si la sagesse est le vêtement des vieillards..... Je m'arrête enfin, ô Montaigne ! pardonne au plus sincère de ceux qui t'aiment et t'admirent ; oui, que ta franchise pardonne à la mienne, si tu me vois détacher ici quelques feuilles de la couronne que je t'avois destinée.

Mais on cherchera peut-être à excuser notre philosophe par les exemples et les mœurs de son tems. En effet, il est des langues, suivant l'expression de Boileau, qui ont le privilège de braver l'honnêteté. Les Italiens, à la renaissance des lettres, imitèrent trop souvent Horace, Pétrône et Juvénal dans leur extrême liberté. Léon X et Clément VII, Henri VIII et Charles Quint comblèrent de faveurs et de récompenses Pierre Aretin, dont la vie et les écrits furent le triomphe perpétuel de l'impudence, et ses ennemis l'accablèrent de satyres aussi obscènes que ses ouvrages. On pourroit citer d'autres auteurs fameux, qui furent même décorés de la pourpre, et à qui les réformateurs ne reprochèrent jamais leurs écrits licencieux. Tel étoit le siècle où vécut Montaigne. Ses voyages en Italie et l'exemple ont sans doute égaré son jugement ; d'ailleurs la langue sortoit à peine de la barbarie ; la liberté des expressions n'avoit encore point de limites, et même elle se maintint jusques au siècle de Louis XIV, sans exciter de trop vives réclamations.

Le goût est dans les arts ce que la conscience est en morale. Le goût est la conscience de l'esprit ; mais sa perfection est inséparable de la perfection de l'état social. Si un peuple est encore dans son

enfance, les mœurs plus simples, plus familières, ont une expression plus naïve. Les mœurs peuvent être pures et le langage peu décent. Les passions, les sentimens, s'expriment par des images vives et des métaphores hardies. L'imagination tient lieu de la pensée; elle emploie toute la nature à peindre des sensations; tels les anciens hiéroglyphes, langage qui ne peut plus exister, et dont l'intelligence ajouteroit sans doute peu de choses aux connaissances humaines. Cependant les facultés intellectuelles se développent et s'étendent, les peuples se dépouillent de leur enfance, et leurs idées s'élèvent à l'ordre moral. Bientôt de nouvelles expressions sont créées avec la pensée qui entre enfin dans son immense domaine. Peu à peu les images sensibles disparoissent, et à mesure que le langage de la pensée se fortifie, celui de l'imagination s'affoiblit, ou plutôt se modifie par le goût qui s'épure. Telle fut l'histoire de la littérature chez tous les peuples, et particulièrement en France où elle devint parfaite dans le tems même que l'état social parvint à sa perfection.

Considéré sous ces rapports généraux, le livre de Montaigne est le plus précieux monument d'un peuple qui sort de l'enfance, et qui s'avance à grands pas dans la civilisation. Mais nous ne pourrions revenir à un tel ordre d'idées et d'expressions, sans éprouver toutes les révolutions politiques et morales qui ont conduit les Gaulois, de la civilisation romaine à l'ignorance des barbares, et de la barbarie à une civilisation nouvelle.

Un apologiste de Montaigne a pourtant regretté que notre langue n'ait pas conservé le caractère que lui imprima ce philosophe. Il osa dire que *louer Pascal d'avoir deviné la langue, c'étoit le déclarer chef ou complice de ses corrupteurs, et que, pour recouvrer ses forces, il faudroit qu'elle rétrogradât de deux siècles.* Un pareil sophisme n'a plus besoin de réfutation ; si nous recouvrons l'immense supériorité conquise par notre littérature dans le siècle où vécut Pascal, ce ne peut être en copiant Amyot ni Montaigne, mais en recouvrant les grands principes qui alors ont préparé cette noble conquête. La langue est fixée, elle ne peut ni rétrograder ni se modifier sans cesser d'être ; et elle reviendra toujours à sa pureté primitive, tant que la France sonservera inaltérable le principe de sa force, c'est-à-dire l'unité politique et religieuse, parce qu'alors sa littérature, loin d'égarer la pensée publique, sera toujours en harmonie avec des institutions parfaites.

Ainsi Montaigne ne peut devenir un modèle pour notre langue ; mais nous n'appliquerons point à son style les règles ordinaires de la critique, et ce n'est point à nous d'imiter ses contemporains qui lui reprochèrent de les avoir oubliées. Sans doute on ne peut justifier sa marche toujours irrégulière. Il commence à peine un discours et dès l'entrée même il s'égare. Il ressemble à celui qui abandonne le tronc d'un arbre pour s'attacher à une branche voisine qu'il abandonne encore

pour une plus petite, et successivement de ramifications en ramifications jusqu'aux dernières feuilles. En effet, les dissertations de Montaigne ne tiennent souvent à son sujet que comme la feuille au tronc de l'arbre. Mais supprimons des réflexions souvent renouvelées et toujours inutiles. La critique s'emploie quand le goût est fixé, jamais pour ces ouvrages que le tems a consacrés, et qui sont devenus des monumens. Ne seroit-il pas ridicule de juger *Le Dante* sur la poétique d'Aristote ? Appliquez cette observation à Montaigne ; sa philosophie seule appartient à la discussion publique.

Lorsque Montaigne publia son livre des *Essais*, le vulgaire l'accueillit d'abord assez froidement ; bientôt Juste Lipse le fit connoître, et ne trouva point d'expressions assez vives ni assez magnifiques pour louer l'auteur et l'ouvrage. Il le nommoit le Thalès français ; il le plaçoit au-dessus des sages de la Grèce ; il le conjuroit d'écrire encore ; il l'accusoit d'indifférence pour la véritable gloire. Au moins, lui écrivoit-il, considérez les misères de l'homme, si vous dédaignez l'immortalité. De pareils éloges, donnés par un écrivain très-célèbre, étendirent bientôt la renommée de son héros ; et les Essais furent connus dans tous les pays où les lettres étoient florissantes. Alors les malheurs de la France et des infirmités douloureuses le déterminèrent à voyager. Il fut devancé en Allemagne et en Italie par une grande célébrité.

Le journal de son voyage n'a été découvert que

deux siècles après sa mort ; il est tout entier de sa main, et, sans fournir des détails très-curieux, il peut servir mieux que les Essais à faire connoître Montaigne et son caractère un peu trop personnel. Occupé d'une santé toujours souffrante, il avoit déjà visité les eaux minérales de la France. Il passe en Lorraine et delà en Suisse ; enfin il arrive en Italie.

Cette belle contrée, éternellement vouée au génie de la gloire ou du malheur, étoit alors enrichie des travaux de Palladio et de Vignole, de Michel Ange et de Raphaël, de Jules Romain, du Corrège, du Titien et de Paul Véronèze. Comment ne lui inspira-t-elle aucun sentiment, aucune pensée sur sa gloire antique et sur les nobles efforts des Médicis pour lui assurer l'indépendance politique ou du moins la souveraineté des arts? Son journal n'est rempli que de minutieux détails sur les soins de sa santé et sur les honneurs qu'il reçut à son passage. En un mot, Florence, Bologne, Ferrare, l'Italie entière ne lui présentent que de muets monumens. Cependant l'aspect de Rome lui arrache un cri sublime de surprise et d'effroi.
» Ce ne sont point là, dit-il, les ruines de Rome,
» mais son sépulcre. Le monde, ennemi de sa
» domination, avoit premièrement brisé et fra-
» cassé toutes les pièces de ce corps admirable ;
» et parce qu'encore tout mort, renversé et défi-
» guré, il lui faisoit horreur, il en a ensevely la
» ruine mesme. » Non, l'éloquence humaine n'a point été au-delà de ce magnifique tableau, et le grand Bossuet pouvoit seul l'égaler.

Grégoire XIII régnoit alors, pontife plus occupé d'établissemens et d'ouvrages publics, que de beaux-arts et d'antiquités. Montaigne parle de lui avec respect. « Ce grand pape, dit-il, est grand aumônier, je dis hors de toute mesure. » Quoique l'affreuse journée de la Saint-Barthelemy soit arrivée sous son pontificat, on sait, par le témoignage des plus sévères historiens de la réforme, qu'il refusa d'approuver le plan qui lui fut présenté de la ligue, et renvoya les députés sans réponse. Il reçut Montaigne avec de grands égards; et quoique déjà la censure eût condamné ses Essais, le maître du sacré palais pria le philosophe français de ne point faire usage de cette censure, avouant ingénuement qu'elle contenoit plusieurs choses sur lesquelles on ne l'avoit pas bien compris; mais, ajouta-t-il, on savoit *honorer* ses intentions *et son affection envers l'Eglise :* enfin *l'on estimoit tellement sa franchise et sa conscience, que l'on s'en remettoit à lui-même de retrancher dans son livre ce qu'il y trouveroit de trop licencieux, et entr'autres choses les mots de fortune.*

Il avoit souhaité vivement le titre de citoyen romain. « J'employai, dit-il, mes cinq sens de nature pour l'obtenir, ne fût-ce que pour l'ancien honneur et religieuse mémoire de son autorité. J'y trouvai de la difficulté; toutefois je la surmontai. » En effet le diplôme lui en fut délivré dans les termes les plus magnifiques. « C'est un titre vain, ajouta-t-il; tant y a que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu. »

Il fit deux fois le voyage de Rome pendant son séjour en Italie. Après le premier, il se rendit à Lorette, et ce fut un vrai pélerinage. Il y consacra un *ex voto* pour lui, pour sa femme et pour sa fille unique; enfin il y accomplit des actes de piété qui prouveroient une fausseté révoltante, s'ils n'étoient le témoignage irrécusable de sa religion. Il retourne à Rome, et le jour même de son arrivée, il reçoit des jurats de Bordeaux la nouvelle de son élection à la charge de maire, occupée par le maréchal de Biron. Indifférent aux dignités publiques, Montaigne accepta celle-ci malgré lui; mais elle étoit l'expression honorable de la confiance et de la vénération d'une grande et noble cité, il quitta l'Italie pour se rendre aux vœux qui l'appelloient dans sa patrie.

Son administration eut moins d'éclat que de sagesse. Ennemi de toute innovation, attaché à son pays plus encore par raison ou par *affection légitime*, que par sentiment ou enthousiasme, il se trouvoit au milieu des partis qui se disputoient la France, comme Atticus parmi les Romains. Il se conduisit enfin dans l'exercice de sa charge avec un systême de calme et de *muette* tranquillité qui ne pouvoit réussir qu'à lui : plus ami, disoit-il, d'une prudente obscurité, que d'une brillante mais orageuse renommée. Cependant il fut réélu; honneur qui avant lui ne fut accordé qu'à deux de ses prédécesseurs. Il fut remplacé par le maréchal de Matignon. « Je m'assure, disoit-il en se retirant, ne laisser ni offense ni haine.

Son caractère étoit si bien connu, que sa maison fut très-long-tems respectée pendant les guerres civiles; et lui-même s'étonne que sous de si grands orages elle fût demeurée *vierge de sang* et de pillage; mais il s'indignoit de ne devoir ce privilège qu'à sa prudence ou à la fortune, plutôt qu'à la justice et à la protection des lois. « Il faut vivre, disoit-il, par droit et par autorité, non par récompense ni par grace. » Enfin la fortune même cessa de l'épargner. Plusieurs fois il courut les plus grands périls. Tous les partis l'accabloient tour à tour. Il ne dut sa conservation et sa délivrance en plusieurs occasions très-périlleuses, qu'à la franchise de sa physionomie et à l'assurance qu'il témoignoit au milieu même de ses ennemis: « peu défiant, dit-il, et ne pouvant croire aux inclinations perverses et dénaturées. » Cependant le sentiment des maux publics parvenu jusqu'à son cœur, lui arrache des plaintes douloureuses et amères. Combien de fois alors les armes et les appuis de la philosophie lui parurent foibles pour apprendre à souffrir! *car la pensée nous affaisse bien plus que le malheur.* Néanmoins il souffroit avec une résignation stoïque. Souvent il prenoit plaisir à imaginer tous les maux extrêmes qui pouvoient l'accabler. Environné de désastres et de brigandages, il s'occupoit, quand l'heure du sommeil étoit venue, à composer avec la fortune pour supporter sans effroi et *sans langueur* les dangers de la nuit. « Dans cette pensée (il parle lui-» même) je me plonge la tête baissée stupidement

» dans la mort, sans la considérer et la recognoî-
» tre, comme dans une profondeur muette et
» obscure qui m'engloutit d'un saut et m'étouffe
» en un instant d'un puissant sommeil, plein d'in-
» sipidité et d'indolence, et en ces morts courtes
» et violentes, la conséquence que j'en prévois
» me donne plus de consolation, que l'effet de
» crainte. »

Ces paroles énergiques, prises dans un sens absolu, doivent être sans doute jugées sévèrement : aussi des auteurs célèbres qui les ont citées, accusoient Montaigne d'un mépris horrible pour la vie et pour nos plus sublimes espérances. Mais puisqu'il ne s'agissoit plus ici d'une spéculation purement philosophique, et puisque l'accusation tomboit sur un sentiment réel et personnel, pourquoi ne pas avoir jugé Montaigne sur sa pensée toute entière? Pourquoi ce passage si fameux l'isolez-vous au milieu de ceux qui le suivent et le précèdent? Rétablissez-le tel qu'il est dans son livre, alors, et loin de mériter l'anathème prononcé par les solitaires de Port-Royal, la religion de l'auteur que l'on accuse ici d'impiété est prouvée jusqu'à l'évidence.

Les maux qu'il souffroit devinrent si extrêmes et si multipliés, qu'il cherchoit déjà parmi ses amis ceux auxquels il pourroit commettre sa vieillesse. Une telle résolution étoit aussi honorable pour lui que pour eux, puisqu'au milieu des vices de son tems il croyoit toujours à l'amitié. « Mais pour se laisser
» tomber de si haut, il faut que ce soit entre les

» bras d'une affection solide, vigoureuse et for-
» tunée. » Pouvoit-il trouver un autre la Boëtie?

L'homme juste et affermi dans la sagesse, lui disoient alors les anciens, est inébranlable au milieu des tempêtes publiques : si les flots, si le glaive, si la foudre doivent l'atteindre, ils ne sauroient l'étonner; et si le monde brisé pouvoit se dissoudre en éclats, ses ruines le frapperoient immobile. Armé de ces principes stoïques, il résolut de se fier à lui-même et à lui seul : jugeant enfin que l'adversité ne pouvoit qu'être un mal extérieur à l'homme, il considère ses malheurs comme d'utiles inconvéniens qui le ramenoient à lui-même : Ils m'ont raffermi, disoit-il généreusement, *comme lorsqu'il faut rebattre et resserrer à bon coups de mail un vaisseau qui se déprend, se descout, qui s'eschappe et desrobe sous soy.*

L'auteur d'Emile pensoit que le siècle des grandes révolutions approchoit, et que, par une éducation vigoureuse, il falloit prévenir la jeunesse contre les fureurs et l'inconstance de la fortune. Ainsi Montaigne qui lui inspira cette pensée, observant l'effroyable confusion qui depuis trente années tourmentoit son pays, et assistant pour ainsi dire au lamentable spectacle de la mort publique, préparoit son ame à de nouvelles calamités : triste espérance qui ne fut pas même trompée. Au milieu de ses disgraces politiques, sa maison et le pays eurent à souffrir d'une peste extraordinaire, et il représente avec son énergie accoutumée ce terrible fléau : Les familles errantes, les maisons abandon-

nées, les travaux interrompus, la terre sans culture et sans moissons : bientôt le mépris de la vie succédant à la consternation ; enfans, jeunes gens, vieillards, ne s'occupant maintenant que du soin de ne pas servir de pâture aux animaux de proie, et creusant eux-mêmes leur sépulcre : quelques-uns même s'y plaçant librement avant la mort, pareils à ces soldats romains qui, après la bataille de Cannes, se plongeoient vivans et s'étouffoient dans la terre qu'ils renversoient sur eux de leurs propres mains. Ce désastre enfin se dissipa ; Montaigne, après avoir trouvé le calme qui naît de la force de l'ame, recouvra aussi la paix dans ses foyers, et il s'en servit pour revoir ses *Essais* qu'il publia de nouveau.

On le pressoit alors d'écrire l'histoire de son tems, et il avoue que, pour toute la gloire de Salluste, il n'auroit pas voulu l'entreprendre. Hélas ! en reportant sa pensée vers ces années funèbres qui ont précédé le règne de Henri IV, en voyant le flambeau du génie éteint dans le sang des peuples, il pouvoit dire comme Tacite au commencement du règne de Trajan : « L'espérance enfin nous ranime ; un nouveau siècle commence pour le bonheur du genre humain. Cependant par une destinée inséparable de notre foiblesse, toujours les remèdes sont plus tardifs que les calamités. Nous croissons lentement et la mort nous frappe avec une rapidité infatigable. Ainsi se flétrissent le génie et les arts ; mais que de soins difficiles pour les rendre à leur premier

état ! Que sera-ce enfin si, pendant trente années, espace qui occupe la vie presque toute entière, les hommes les plus vertueux et les plus mémorables sont tombés moissonnés par les fureurs civiles! Pour nous, qui survivons à ces grands hommes et à nous-mêmes, lorsque nous retranchons ces funestes années de notre existence, il nous reste à peine l'enfance et la vieillesse; et devenus presque tout à coup vieillards, déjà nous touchons en silence aux dernières bornes de la vie. »

Tel pouvoit être le langage de Montaigne après ses malheurs et ceux de son pays. Cependant il retrouva, dans ses dernières années, le bonheur de sa jeunesse, l'amitié. Il étoit à Paris, lorsqu'une femme déjà célèbre, Marie Lejars, demoiselle de Gournay, vint le trouver avec sa mère, toutes deux amenées chez lui par le bruit de sa renommée. Il les reconduisit dans leur château; il y séjourna plusieurs mois, et il y contracta des liens qui ont charmé le peu de jours qu'il devoit encore passer sur la terre. Mademoiselle de Gournay devint sa fille adoptive : heureuse adoption qui a rendu son nom immortel ! et Montaigne en parle toujours avec une douce complaisance. Au nom de sa *fille d'alliance*, il retrouve les expressions de son ancienne amitié. « Elle est aymée de moi, dit-il, » beaucoup plus que paternellement....... je ne » regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence » peut donner présage, cette ame sera quelque » jour capable des plus belles choses, et entr'au- » tres de la perfection de cette très-sainte amitié

» où nous ne lisons point que son sexe ait pu » monter encore. » Il ne fut point trompé dans son espérance ; mais il devoit à peine jouir de son bonheur.

Depuis long-tems accablé d'une infirmité douloureuse, il opposoit en vain la patience et toute la force de son ame. On n'avoit alors ni les secours de l'habileté, ni les succès de l'expérience pour le délivrer de ses tourmens. Il fallut succomber dans un âge où la vieillesse n'est point encore. Mais la mort, objet perpétuel de ses méditations, ne put le surprendre. Elle se présenta, Montaigne la reçut sans crainte et sans faste ; la religion qui avoit béni son berceau, le conduisit elle-même jusqu'au bord de la tombe. Environné de ses proches, de son épouse et de sa fille, il reçoit leurs tendres adieux ; il s'offre lui-même sur l'autel qu'il a fait élever près de son lit funèbre ; et dans ce moment auguste où s'achève l'ineffable mystère de l'union de Dieu et des hommes, il exhale son dernier soupir.

Montaigne, né sous le règne de François I.er, mourut dans les premières années du bon Henry IV. Le tableau de son caractère, de son esprit et de ses vertus, il l'a tracé lui-même pour la postérité ; ses traits n'avoient rien de bien élevé, mais il s'y trouvoit une certaine grace qui est toujours l'expression de la franchise et de la bonté ; si la mort qui le saisit au sortir de la maturité, l'enleva trop tôt à sa famille et à son pays, il vécut sans doute

assez pour la gloire ; et si les vrais biens sont dans une ame saine, Montaigne fut heureux. Les honneurs ne manquèrent point à sa vie. Son roi lui donna des marques glorieuses de son estime; Rome le reçut au nombre de ses citoyens; il fut le premier magistrat d'une cité, qui eût été célèbre même chez les anciens ; que pouvoit de plus l'inconstance de la fortune ! Ses biens suffisoient noblement à sa famille, et il dédaigna de les accroître. Sa jeunesse fut couronnée par un sentiment sublime; sa vieillesse fut consolée par une alliance d'amitié, de piété filiale et de génie. Ses amis, sa femme, sa fille, espérance d'une maison toujours illustre, adoucirent ses derniers momens, et du bord de la tombe il put voir briller l'aurore de bonheur qui s'élevoit sur sa patrie.

Deux siècles ont pesé déjà sur la tombe de Montaigne, et sa renommée n'a fait que s'accroître. Si le marbre et l'airain assuroient l'immortalité, il faudroit sans doute regretter que son image n'ait pas encore été placée au milieu de ces antiques philosophes qu'il prenoit pour modèles ; mais il s'est élevé lui-même un monument plus durable que l'airain, monument qui subsistera autant que les passions humaines. Cependant, lorsque des hommages publics sont demandés pour sa mémoire, l'éloge le plus digne de lui étoit sans doute l'expression de la vérité. Si donc, soulevant la pierre qui couvre sa poussière, il apparoissoit tout-à-coup au milieu des sages qui vont couronner son heureux panégyriste, oui, Montaigne, tu

me verrois t'offrir avec confiance le tableau que j'ai tracé de tes erreurs et de tes vertus ; et j'en attesterois ton ombre vénérable : si je n'ai pas mérité la palme glorieuse du talent, j'ai cru du moins te montrer tel que tu étois à un siècle qui trop souvent peut-être abusa de ton nom et de tes maximes.

